

SAMEDI 21 OCTOBRE

Le journal du Festival

LUMIÈRE 2023



« Le Cinématographe amuse le monde entier.
 Que pouvons-nous faire de mieux et qui nous donne plus de fierté? » Louis Lumière #08



ET WIM WENDERS

REÇUT LE PRIX LUMIÈRE 2023

Wim Wenders, l'ami allemand

Sur la route entre Paris et le Texas, le cinéaste allemand Wim Wenders a fait escale à Lyon cette semaine pour devenir le 15^e lauréat du Prix Lumière.

« C'est impressionnant les Lyonnais ! Merci de remplir les salles de cinéma, même le matin, vous êtes incroyables ! » Acclamé telle une rock star par le public de l'Amphithéâtre 3000, Wim Wenders a fait une entrée triomphale dès les premières notes du tube *I don't want a lover* du groupe Texas. Aux côtés du public, un parterre d'invités du cinéma mondial avait fait le déplacement pour rendre hommage au lauréat de la Palme d'or 1984 pour *Paris, Texas*. « Je suis très fier d'avoir ce prix qui s'appelle Lumière. J'ai eu des prix dans ma vie, mais ça, c'est différent, c'est le prix du cinéma. Je ne veux pas dire qu'une Palme d'Or, c'est rien. Mais le Prix Lumière, c'est unique et j'en suis fier ». Quelques minutes avant son sacre, Wim Wenders a reçu une pluie d'hommages. Irène Jacob, Alfonso Cuarón, Aurore Clément, Rüdiger Vogler, Peter Handke se sont succédés sur scène. « Wim nous offre un regard au présent, encore capable de créer dans un monde confus. Merci ami Wim Wenders ! », a souligné la présidente de l'Institut Lumière. L'ami de toujours, le scénariste et Prix Nobel de littérature, Peter Handke a préféré aux longs discours un air d'harmonica. Quant à l'inoubliable interprète de *Paris, Texas*, Aurore Clément, a salué un « cinéma tendre, réfléchi. Le monde gronde : nous avons besoin de poètes comme vous pour nous redonner des ailes. Nous sommes votre ami cher Wim ! »

Comme un clin d'œil à son lumineux documentaire *Buena Vista Social Club* (1999), les Lyonnais du groupe Colectivo Caliente ont joué Chan Chan, embarquant ainsi le public à Cuba. Comme dans toute son œuvre, la musique était omniprésente lors de cette cérémonie. Sur le Steinway de la scène lyonnaise, Laurent Petitgand a interprété *Les Lumières de Berlin*, avant de céder sa place à la chanteuse Jeanne Cherhal pour une émouvante reprise du célèbre *Perfect Days* de Lou Reed. Vincent Lindon a également tenu à célébrer le cinéaste en offrant une émouvante lecture d'un de ses textes, hommage à Michelangelo Antonioni et Ingmar Bergman. Un peu plus tôt, Wim Wenders a commenté une série de ses photographies exposées à Lyon. Parmi les clichés mythiques, un noir et blanc réunit deux monstres sacrés du cinéma : Akira



Aurore Clément, Alfonso Cuarón et Wim Wenders

Kurosawa et Francis Ford Coppola. C'est encore en musique que la soirée s'est clôturée avec le titre *Candela* interprété par Colectivo Caliente. Un rythme entraînant auquel n'a pas pu résister la reine d'Espagne, Marisa Paredes, rejointe dans la danse par Irène Jacob, Alfonso

Cuarón et Hippolyte Girardot. En recevant le Prix Lumière sous une standing ovation et aux côtés de sa femme Donata, Wim Wenders s'est peut-être dit qu'il vivait « just a perfect day ». Nous sommes fiers de l'avoir passé avec vous, cher Wim !

— par Benoit Pavan et Laura Lépine



Rintaro :
« La version française d'Albator a été un choc ! »

Photo : Romane Drobien

Quand il découvre le film soviétique *La Fleur de pierre* à 8 ans, le futur créateur d'*Albator* est saisi par la beauté du cinéma. Il s'est épanché sur son extraordinaire carrière.

DÉCOUVERTE DU CINÉMA EUROPÉEN

Mon père m'a permis de découvrir le cinéma occidental, il rêvait de cinéma mais il a été contrarié par la guerre. Il fréquentait une salle d'Art et d'Essai et m'emmenait voir les films français et italiens, dont certains n'étaient pas du tout destinés aux enfants car j'avais 13 ans. Je me suis même demandé si mon père n'essayait pas de faire mon éducation sexuelle de cette façon ! Quand un préado de 13 ans regarde des films étrangers sous-titrés, c'est toujours un peu difficile à lire, alors ce qui m'intéressait le plus, c'étaient les fesses des femmes occidentales ! Le premier choc a été quand j'ai vu Silvana Mangano dans *Riz amer* (1949). J'adore Simone Signoret car j'aime les femmes fatales et de caractère.

L'IMPORTANCE DE LA MUSIQUE

Le cinéma est un art complet, il y a le scénario, le décor, les personnages, mais, parmi tous ces éléments, la musique tient une place particulière, autant que l'image. Avant même d'écrire le story board, je réfléchis à la musique. Beaucoup de choses m'ont inspiré, mais surtout les films noirs français et le jazz moderne – Art Blakey et les Jazz Messengers, Miles Davis. L'utilisation de la musique dans *Les Sept Samouraïs* par Kurosawa est exceptionnelle. J'écoute toujours du Pink Floyd et du Jean-Sébastien Bach en quête d'inspiration. Ensuite, c'est comme si les informations musicales me venaient du ciel.

ALBATOR

Un jour on m'a dit qu'*Albator* rencontrait un grand succès en France et c'était vraiment inespéré pour moi. Beaucoup plus tard, j'ai regardé la version française et là, ça a été un gros choc. Je le dis très honnêtement, moi qui ai adoré l'utilisation de la musique dans les films français, quand j'ai vu la version française, elle n'avait rien à voir avec la version originale. Par exemple il y a un plan où l'on voit *Albator* de dos et j'avais mis une musique très douce et calme pour que l'on sente son personnage, son intériorité. En France, on entend une musique très légère et joyeuse, quel choc pour moi.

CHANGEMENT ET CONTINUITÉ

En tant qu'artiste, j'avais un grand complexe dont je n'osais pas parler : je me lasse facilement. Si je fais une chose, je passe à autre chose. Or j'étais persuadé que les artistes devaient avoir une certaine continuité. C'était presque un trauma mais un peintre japonais, un très grand artiste a dit un jour qu'il se lassait facilement et aimait changer de style à chaque peinture. Quand je l'ai entendu, je me suis dit que je pouvais être comme lui et j'ai été moins complexe. — Propos recueillis par Charlotte Pavard

CONVERSATION

Morceaux choisis d'une Master Class magistrale, vivante et empreinte de l'humour tranquille de Wim Wenders.

SURVIVANT

On se sent parfois comme un dinosaure, oui. Je me dis surtout que j'ai eu la chance de travailler avec des gens incroyables, avec la première caméra qui tournait avec le son, j'ai vu l'arrivée du numérique, de la 3D. Oui j'ai survécu mais surtout, peut-être, je l'ai vécu.

LE FILM SUIVANT

L'œuvre que je veux faire, c'est la suivante. Le reste, c'est une répétition. Le but de ma vie était d'être peintre jusqu'à ce que j'assiste à une intervention d'Henri Langlois. Je ne connaissais rien au cinéma et un an plus tard, j'en savais beaucoup plus. J'ai dit adieu à la peinture et bienvenue au cinéma.

POLITIQUE

J'étais politisé à l'école, on a occupé l'école en mai 1968. J'avais vendu mon saxophone d'occasion – car je voulais être Coltrane – pour acheter une caméra 16mm. Personne n'avait de

caméra, alors ils empruntaient tous la mienne. J'étais le seul à être politisé. On a même fait un grand voyage en Italie pour rencontrer les camarades italiens. Il y avait là une cinquantaine d'étudiants, je me suis positionné et faisais partie du groupe non violent. Tout ce mouvement avait des côtés suicidaires. C'était un moment très difficile dans ma vie.

PÉRIODE AMÉRICAINE

J'avais envie de quitter l'Allemagne, j'avais toujours envie de partir. Je suis d'abord parti en France puis j'ai rejoint la terre promise... J'avais 33 ans et j'ai passé huit ans aux États-Unis. C'est une leçon essentielle de ma vie car j'ai compris que je n'allais jamais devenir américain, faire des films américains, car dans mon corps et dans mon âme, j'étais un romantique allemand. J'ai fait *Paris, Texas* avec mes propres règles, ma propre production, j'avais les meilleurs du monde et j'ai fait le film pour lequel j'étais parti aux États-Unis. Et je suis revenu la tête haute,

en tant que metteur en scène qui s'inscrit dans la tradition du cinéma européen.

FILMS INDÉPENDANTS

D'ailleurs, comme on l'entend dans un témoignage de ce formidable film *Room 999* : « L'histoire du cinéma est faite par les petits films », avec quelques grandes exceptions comme *2001, l'Odyssée de l'espace*. Mais globalement, les grandes productions n'ont pas fait avancer l'histoire du cinéma.

PASSEUR

On est limité à sa propre vision et c'est une grande aventure d'entrer dans celle de quelqu'un d'autre. Les grandes aventures aujourd'hui, c'est vraiment l'esprit humain, les artistes, le pape... Comment fonctionne leur imagination ? Je voulais passer le virus à des gens qui n'ont rien à voir avec la danse. C'est ça, passer un virus, c'est un peu ma fonction dans le cinéma.

— Propos recueillis par C. P.

Wim Wenders :
« Passeur de virus, c'est ma fonction. »

Photo : Jean-Luc Mège Photography

Une fable de jadis de Dhimitër Anagnosti

Qui est-ce ?

Dhimitër Anagnosti est un des cinéastes les plus reconnus d'Albanie. Ses films traitent de la société de son pays, en particulier de la condition des jeunes femmes. Ce n'est pas étonnant quand on sait qu'Anagnosti a été ministre de la culture, de la jeunesse et des sports dans les années 1990.

Son film au festival Lumière

Une fable de jadis est un conte humoristique. Pour ne pas travailler au champ, un homme accepte de marier son fils de quatorze ans à une femme de vingt ans, qui ira labourer la terre à sa place. Problème : la jeune femme est amoureuse d'un homme de son âge, mais le mariage doit avoir lieu !

Pourquoi le redécouvrir ?

Une fable de jadis est un conte formidable, profondément original et réalisé avec un vrai sens de l'amusement pour dénoncer une société rurale patriarcale aberrante. Avec patience et un sens volontaire du sérieux, Anagnosti réalise un film mêlant premier degré, celle de la société butée et ignorante d'une petite communauté villageoise, et humour au-delà du sympathique et de la poésie, avec les échanges doux et malins entre les deux mariés, le garçon de quatorze ans et la jeune femme de vingt ans. Afin de faire bouger une réalité intenable, le réalisateur montre comment il n'y a pas d'autres choix pour ses personnages que le mensonge. Montrer une jeunesse qui ment pour dénoncer les dérapages d'une société est un vrai risque quand on sait que le film est tourné dans l'Albanie de 1987, appartenant toujours au bloc soviétique. — **Virginie Apiou**



SÉANCE

Une fable de jadis de Dhimitër Anagnosti (*Përralle nga e kaluara*, 1987, 1h28)
> CINÉMA OPÉRA
 Samedi 21 octobre, 16h45

LE DOC DU JOUR

Un général devenu cow-boy

Le parcours de **James Stewart**,

comédien marqué par la guerre, fidèle à Capra, Hitchcock et Anthony Mann.



James Stewart, *L'ami américain*, 2022

Le sujet

James Maitland Stewart (1908-1997), dit Jimmy, acteur et général américain – comme le précisent les encyclopédies. Soit la vie et l'œuvre d'un des comédiens les plus populaires de l'âge d'or d'Hollywood, ayant créé un fort compagnonnage avec ou moins trois grands cinéastes : Frank Capra avant-guerre, Anthony Mann pour une série de westerns légendaires et Alfred Hitchcock qui en fait son héros à la fin des années 50.

Le parti pris

Ultra simple : peu d'extraits (sans doute parce que ça coûte cher), une bonne iconographie et surtout des spécialistes qui connaissent très bien leur sujet. Commentaire coécrit par Jean-Claude Missiaen et savoirs encyclopédiques de Philippe le Guay, Bernard Benoliel, Rafik Djoumi et Jean-François Giré. Alors, bien sûr, on regarde des « têtes qui parlent » (et au loin le chat du dernier intervenant). Mais ici personne ne parle pour ne rien dire et la bande des quatre dessine en chœur le portrait complet d'un acteur mythique.

Les moments forts

L'importance que la guerre a prise dans le parcours du comédien, lui permettant de gravir les échelons hiérarchiques militaires, mais surtout installant en lui un trouble qui engloutira la légèreté de l'avant-guerre ; l'analyse fine de Stewart en héros « mannién », figure tourmentée au bord du masochisme ; et puis, plus anecdotique, cette apparition de Stewart croqué au détour d'un cartoon de Tex Avery. Morale du jour : un film dans lequel il y a un extrait de Tex Avery ne peut pas être mauvais. — **A. F.**

SÉANCE

James Stewart, *L'ami américain* d'Éric Paccoud (Documentaire, 2022, 1h09)
> INSTITUT LUMIÈRE (VILLA) Samedi 21 octobre, 14h

La fête des pères

Motif récurrent du cinéma de **Denys de la Patellière** : des figures de père en conflit avec leur descendance. Jouons au jeu des sept papas.

LE PREMIER PÈRE (Pierre Fresnay dans *Les Aristocrates*, 1955)

Aristo mais terrien, proche de ses métayers mais inflexible avec ses enfants. Le marquis de Maubrun, joué par un Pierre Fresnay sévère mais juste, est le 1er patriarche, sans doute à forte teneur autobiographique, du cinéma de Denys de la Patellière : arc-bouté sur ses quartiers de noblesse, il voit la jeune classe se rebeller contre sa gestion des affaires familiales. Qui gagnera, l'ancien ou le nouveau monde ?

LE PÈRE MALADE (Jean Debucourt dans *Le Salaire du péché*, 1956)

Il souffre du cœur, mais on jurerait qu'au-delà des oreillettes et des ventricules, l'organe s'est brisé d'avoir renié sa propre fille (Danielle Darrieux, rien que ça) partie avec un gandin sans fortune... Capitaine d'industrie, ayant fait fortune dans les pêcheries rochelaises (Simenon n'est pas loin) le voici partagé, depuis son lit de souffrance, entre amour paternel, haine de toute forme de plaisir et radinisme bien tempéré. On se doute du camp que choisira l'infirmière femme fatale irrésistiblement jouée par Jeanne Moreau...

LE PÈRE CRUEL (Jean Gabin dans *Les Grandes familles*, 1958)

Une satire cruelle du grand monde des affaires, adaptée d'une partie de la saga romanesque de Maurice Druon : ce portrait d'une tribu d'académiciens, ecclésiastiques, militaires, etc. est dominé par le patriarche affairiste (que joue Gabin avec une pointe de gouaille prolétarienne un peu en décalage avec sa parentèle, mais qu'importe). Le lequel

est prêt à tout compris à tuer sa propre descendance au nom du dieu argent. Le plus terrifiant des films de de la Patellière.



Les Grandes familles, 1958

LE PÈRE LARGUÉ (Jean Gabin dans *Rue des prairies*, 1959)

Au retour du stalag, il a trouvé ce bébé qui ne pouvait pas être de lui et que lui a laissé son épouse, morte en couches. Il l'a élevé sans rien dire comme ses deux aînés. Et voici que ceux-là sont au bord de renier leur vieux père, l'un boxeur combinard, l'autre éprise d'un vieux snob. Et si les liens de l'amour étaient plus forts que ceux du sang ? Gabin dans un rôle au petit poil de prolo aux principes aussi grands que le cœur et le vocabulaire (ce dernier prêté par Michel Audiard).

LE PÈRE EXCENTRIQUE (Michel Simon dans *Le Bateau d'Émile*, 1962)

Il y a deux personnages de père dans *Le Bateau d'Émile*, adapté d'une nouvelle de Simenon : l'un patriarche et homme d'affaires joué par Pierre Basseur ; l'autre passablement atypique, frère du premier, incarné avec gourmandise par Michel Simon. Ex-baroudeur revenu malade dans la maison familiale, il crée du scandale, lutine les infirmières et menace en outre de léguer sa fortune – sa part de l'entreprise familiale – à son fils naturel, joué par Lino Ventura, jugé indigne de la « grande famille ».

SÉANCE

Les Grandes familles (1958, 1h32)
> LUMIÈRE TERREAUX Dim 22, 11h
 Le Bateau d'Émile (1962, 1h41)
> PATHÉ BELLECOUR Sam 21, 10h45
 Le Voyage du père (1966, 1h25)
> INSTITUT LUMIÈRE (HANGAR) Sam 21, 16h

LE PÈRE ADOPTIF (Jean Gabin dans *Le Tonnerre de Dieu*, 1965)

Gabin, acte III. Misanthrope, alcoolique, atrabilaire, ce père-là n'a pas d'enfant et en meurt lentement en martyrisant sa femme (magnifique Lilli Palmer). Jusqu'à ce qu'il ramène des bas quartiers de Nantes une petite fleur de trottoir (jouée par Michel Mercier) qu'il installe au château. La voilà qui fraye avec le fermier d'à côté. De quoi transformer notre capitaine Haddock en sacré grand-père ? Une fois de plus, selon Denys de la Patellière, mieux vaut la famille qu'on se choisit que celle qu'on subit...

LE PÈRE INQUIET (Fernandel dans *Le Voyage du père*, 1966)

Elle ne revient pas pour l'anniversaire de sa sœur, alors, le père inquiet quitte ses montagnes pour aller chercher dans la grande ville sa fille aînée, dont il n'a plus guère de nouvelles. Flanqué de Laurent Terzieff, improbable fiancé instituteur, Fernandel, affligé et donc plutôt sobre, arpente les rues de Lyon, devenue ici une étrange capitale de la perdition. La société change, les pères ont-ils encore leur mot à dire ? *Le Voyage du père* est tiré d'un roman de Bernard Clavel qui lui-même a quitté son Jura natal pour devenir écrivain lyonnais.

— **Aurélien Ferenczi**



Le Bateau d'Émile, 1962

LIVE

Wanda et sa sirène

« *Wanda était en quelque sorte fondée sur sa propre personnalité... Une sorte de passivité, d'errance, de passage d'une personne à l'autre, sans direction – j'ai passé de nombreuses années de ma vie ainsi et j'ai senti que... eh bien, je pense que beaucoup de gens sont comme ça. Et pas seulement les femmes, mais aussi les hommes. Ils ne savent pas pourquoi ils existent.* » Ainsi Barbara Loden (1932-1980) parlait-elle de son unique réalisation, miracle de cinéma indépendant dont elle est aussi l'interprète principale. L'histoire d'une jeune femme flottante, qui s'acoquine avec un petit braqueur, récit inspiré d'un fait divers mais fortement marqué par le cinéma de Warhol. Mal reçu aux

États-Unis, *Wanda*, primé au festival de Venise 1970, a connu un meilleur sort en France, devenant peu à peu une œuvre de référence du cinéma au féminin. Passionnée par le personnage, Isabelle Huppert a permis sa ressortie en salles et en DVD. *Wanda* a aussi servi de support à plusieurs travaux littéraires et théâtraux : le récit de Nathalie Léger, *Supplément à la vie* de Barbara Loden, prix du livre Inter en 2012 ; le spectacle de Marie Rémond, *Vers Wanda*, joué en 2013. Aujourd'hui, l'autrice compositrice interprète Jeanne Cherhal, qui avait régalié le festival Lumière avec son récital de chansons de films, imagine un spectacle mêlant lecture, musique et projections. Une création exceptionnelle. — **A. F.**



Photo : O. Chastagnole

ÉVÈNEMENT

Variations sur Wanda de Barbara Loden par Jeanne Cherhal - Musique, lecture, projections (1h15)
> INSTITUT LUMIÈRE (HANGAR)
 Samedi 21 octobre, 18h45

SÉANCE

Wanda de Barbara Loden (1970, 1h37)
> INSTITUT LUMIÈRE (VILLA)
 Dimanche 22 octobre, 10h45

QUIZ MAD MAX : FURY ROAD

SÉANCES

Mad Max : Fury Road de George Miller (2015, 2h)
> UGC CONFLUENCE
 Samedi 21 octobre, 21h30

Connaissez-vous la saga *Mad Max*, de George Miller dont *Mad Max : Fury Road* avec Charlize Theron et Tom Hardy ?

— par **Charlotte Pavard**

1 Combien de dessins ont été créés pour le story board du film *Mad Max : Fury Road* ?

- A. 350
- B. 3 500
- C. 35 000

2 Charlize Theron et Tom Hardy se sont-ils bien entendus ?

- A. Oui
- B. Non
- C. Tellement qu'ils se sont mariés

3 Une suite est prévue, de quoi parlera-t-elle ?

- A. De la jeunesse de Furiosa
- B. D'un cross-over entre le cochon Babe et Furiosa
- C. De Max qui devient pompiste

4 Où le film a-t-il été tourné ?

- A. En Namibie
- B. Dans le désert de Broken Hill en Australie
- C. Près de Melbourne

5 Quel fut le budget *Mad Max* (1979) qui fut longtemps le film le plus rentable de l'histoire ?

- A. 50.000 dollars
- B. 100.000 dollars
- C. 150.000 dollars

6 Quel est le modèle de la voiture de Max ?

- A. Une DeLorean
- B. Une Pontiac
- C. Une V8 Interceptor



Mad Max : Fury Road, 2015

Ça se passe à LUMIÈRE



© Laura Lépine

« La Classe américaine n'est pas sorti en salle pour des questions de droit. Si la police est là, on est tous arrêtés ! Il y avait deux interdits sur ce film : Kubrick et Eastwood. Eastwood, je pense qu'il

aurait débarqué avec un Python 357 ! On avait un stress pendant la fabrication : il ne fallait pas que les Américains soient au courant. J'ai toujours préféré la voix française de John Wayne à l'originale. Quand je montre des westerns à mes enfants, je leur montre la version française. »

Michel Hazanavicius, présentant *La Classe américaine*

« J'ai fait un film avec Wes Anderson, *The French Dispatch*, et la façon dont il dirige les comédiens est presque aussi précise que si nous étions des marionnettes. J'adore *A bord du Darjeeling Limited* car c'est un film de train. J'entends par là qu'on a le temps de penser tout en admirant le paysage. On peut être dans la rêverie et c'est une idée très romanesque. Anderson donne à voir des sentiments profonds sur lesquels il n'insiste jamais. Il se cache toujours derrière une attitude très polie. Un plan, situé au début du film, évoque à la fois le temps qui passe, les occasions ratées, la vieillesse... c'est un plan avec un train très réussi, car il parvient à faire passer en une image énormément de choses. Dans ce film, il dévoile une partie de sa propre histoire avec ses acteurs fétiches : Adrien Brody, ou encore Owen Wilson, son ami d'enfance, sont au casting. À l'époque, ce dernier allait mal, il était dépressif, et Wes Anderson avait réalisé le film aussi pour lui, ce qui est assez émouvant. Il l'a tourné en Inde, en achetant un train et en louant 150 kilomètres de rails de chemin de fer pour être en mesure de tout pouvoir réaliser techniquement »

Hyppolite Girardot, présentant *A bord du Darjeeling Limited*



Photo: Luc Benoit

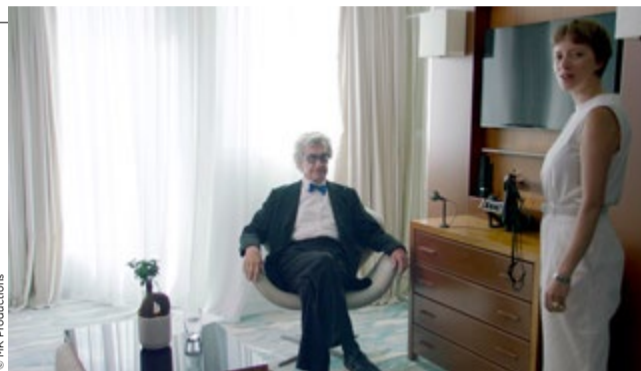
« Le film a été présenté à Cannes en 1991 et j'ai mis du temps à pouvoir le restaurer. Il est tiré d'un livre de Charles Bukowski, *Contes de la folie ordinaire* (1972). La première nouvelle du livre m'avait imprégné la pellicule, si je puis dire. Je m'en suis souvenu longtemps et quand j'ai eu la possibilité de tourner un court métrage, j'ai choisi de l'adapter. C'est un road movie avec ces deux personnages joués par Jean-François Stévenin et moi. J'ai choisi le noir et blanc pour épouser le blanc de la lune, du linceul et du corps nu de cette femme dans le film, mais aussi pour coller à la poésie de Bukowski. »

Patrick Bouchitey, présentant *Lune froide*

PARTENARIAT

« Mode et cinéma se répondent »

Elsa Heizmann, directrice des Relations de la Mode avec le Cinéma, détaille la synergie singulière entre le 7^e art et la maison Chanel, partenaire fidèle du festival Lumière.



© MK Productions
Wim Wenders et Lubna Playoust dans *Room 999*, 2023

Qu'est-ce qui lie particulièrement Chanel à l'édition 2023 du festival Lumière ?

La richesse de ce festival vient, à mon sens, de son rapport à la création et aux créateurs. En tant que partenaires du festival depuis 2021, nous sommes sensibles à la programmation mise en place à Lyon, ville de naissance du cinématographe. Cette année le festival rend hommage à Wim Wenders en lui décernant le Prix Lumière 2023. En plus de la reconnaissance que cela représente pour Wim Wenders et les amoureux de son cinéma, nous sommes heureux que le film *Chambre 999* de Lubna Playoust, dont Chanel est le partenaire, soit présenté dans la section Lumière Classics. En écho à *Room 666* de Wim Wenders, Lubna Playoust a recréé un dispositif similaire à celui de 1982, en interrogeant des cinéastes contemporains sur l'avenir du cinéma.

Et puis, bien sûr, il y a d'autres actualités qui nous tiennent à cœur et c'est pourquoi nous avons renouvelé notre soutien aux projections et aux rencontres avec les invités, notamment avec le cycle « Histoire permanente des femmes cinéastes » qui est cette année consacré à la cinéaste Ana Mariscal, exemple de détermination et d'engagement. Enfin, côté films classiques, nous avons aussi le plaisir de voir au programme des œuvres phares ou réalisées par des cinéastes proches de Gabrielle Chanel

comme *Bellissima* de Luchino Visconti, *La Bête humaine* de Jean Renoir, dans lequel l'actrice Simone Simon porte un tailleur Chanel, mais aussi le film *Talons aiguilles* de Pedro Almodóvar, dont Chanel avait réalisé les tailleurs aux couleurs acidulées, avec la présence de l'actrice Marisa Paredes au festival.

Comment la relation entre Chanel et le cinéma s'inscrit-elle au présent ?

Les relations entre le septième art et la Maison Chanel sont historiques : Gabrielle Chanel s'y intéresse dès le début du XX^e siècle. Elle habilite de grandes actrices à l'écran comme à la ville et fréquente des cinéastes de renom, comme Robert Bresson ou Alain Resnais. Après elle, la Maison a poursuivi ce dialogue avec les plus grands réalisateurs, notamment à l'occasion de commandes de films pour le N°5. Virginie Viard étend aujourd'hui ces liens, fondés sur un amour profond pour le cinéma et ceux qui le font, en les accompagnant dans leurs projets. Il peut s'agir de la conception de costumes comme pour *Jeanne du Barry* de Mäiwenn, *Priscilla* de Sofia Coppola, ou pour le film-phénomène *Barbie* de Greta Gerwig.

Nous sommes convaincus que mode et cinéma se répondent et s'inspirent mutuellement en quelque sorte.

Pour Chanel, comment s'établit le dialogue entre les

cinéastes et les créations de la Maison ? C'est un échange mutuel ?

L'équipe en charge des relations cinéma soutient et accompagne les actrices, cinéastes et talents proches de la Maison dans leurs projets artistiques. Cette démarche, assez unique, s'inscrit dans la continuité des liens tissés avec ces artistes, au fil du temps. Chanel et le cinéma, c'est une relation centenaire, initiée par notre fondatrice, et que nous faisons vivre comme lorsque nous soutenons la restauration de films, ou la transmission du patrimoine cinématographique aux générations futures. Cela peut aussi se matérialiser par des aides à la réalisation, à travers des costumes, le prêt de pièces de Haute Joaillerie par exemple ou un accompagnement lors d'événements comme celui du festival Lumière, les avant-premières et apparitions sur les tapis rouges du monde entier. Chacune des réalisatrices, actrices, amies et ambassadrices dont nous partageons le quotidien, les tournages et les passions fait vivre selon sa propre allure la mode de Chanel. En définitive, je crois surtout que nous sommes au service du cinéma, des créateurs qui cherchent à mettre en œuvre un projet original, le fruit de leur vision ou de leur expérience. Ces liens avec le septième art permettent de faire vivre une certaine idée de l'allure de Chanel, c'est-à-dire de partager notre imaginaire.

— **Propos recueillis par A. F.**

PORTRAIT



© Laura Lépine

Un jour, une bénévoles FRANÇOISE BICHONNIER

BIO EXPRESS : Ado, Françoise Bichonnier reportait sur un carnet les bios et films de ses acteurs préférés. Préparatrice en pharmacie, elle est devenue pâtissière en 2013. Formée par le maître chocolatier-pâtissier Sébastien Bouillet, elle ouvre le laboratoire « Geranium Framboise » à Décines. Ses mignardises font un carton au festival Lumière lors du dîner des partenaires. Désormais à la retraite, Françoise rêve de devenir figurante pour le cinéma et la publicité.

MES CINÉASTES PRÉFÉRÉS : Clint Eastwood et Robert Redford, je les adore. Et aussi Pedro Almodóvar, il a toujours mis les femmes à l'honneur avec beaucoup d'émotions.

LA SALLE OÙ J'AI DÉCOUVERT LE CINÉMA : Le Pathé Bellecour de Lyon : les projections des films *La Fièvre du samedi soir* et *West Side Story* !

MON FILM DE CHEVET : *La Crise* de Coline Serreau, vu 1000 fois et toujours d'actualité.

MON GOÛT POUR LE BÉNÉVOLAT : J'ai depuis toujours envie de m'investir au festival : c'était une évidence d'abord en tant que cinéphile. Et aussi rencontrer le public, les artistes, découvrir les coulisses du festival. — **Propos recueillis par L. L.**

VISITE

Le lycée Jacob Holtzer au festival

Accompagnés par leurs professeurs Sandrine Charavy et Louis Brun, les élèves du Lycée Jacob Holtzer de Firminy qui suivent l'atelier de cinéma « Super 8 », ont assisté à la projection de *L'Armée des 12 singes* de l'hilarant Terry Gilliam, de celle de *Ray* de Taylor Hackford. « J'ai adoré la présentation des films par Terry Gilliam et Taylor Hackford : cela permet de comprendre leur ressenti et leur vision sur leurs œuvres », confie Lola Coquisart, élève en classe de seconde. Son camarade Timéo Maupetit, attribue son coup de cœur à *L'Armée des 12 singes* : « j'ai adoré le concept du film d'anticipation sur un univers apocalyptique ». Venu au festival pour la deuxième année consécutive, Timéo garde un souvenir mémorable de la « visite surprise de Tim Burton lors de la projection de *Batman* ». Cette année, 6500 élèves participeront au festival Lumière dans le cadre des séances scolaires. Sur le trajet du retour, Lola se lance dans une nouvelle mission : « Je compte bien parler du festival à mes copines en rentrant ! » — **Laura Lépine**

WIM'S PLAYLIST #7

Paris, Texas
par Ry Cooder
dans *Paris, Texas*

Chaque jour, un ou plusieurs morceaux tirés d'un film de **Wim Wenders**, pour qui la musique fait partie intégrante du récit.

Si, au cinéma, la musique ponctue l'image (ce qui reste à vérifier), à quels signes de ponctuation correspondent les inoubliables accords « slidés » de Ry Cooder sur les premières images de *Paris, Texas*, montrant un homme solitaire errant dans le désert ? Des points de suspension ? En tout cas une certaine manière d'indiquer une durée, plutôt longue, un temps suspendu, signalant que cet homme est là depuis longtemps et sans doute pour longtemps. Il paraît que Wim Wenders avait monté les images sur un vieux blues de Blind Willie Johnson, musicien actif dans les années vingt, *Dark was the night, cold was the ground*. S'appuyant sur ce morceau, Cooder a joué en live devant les images projetées sur grand écran, comme Miles Davis improvisant la musique d'*Ascenseur pour l'échafaud*. Le résultat, majestueux, tient en ce moment précis du lamento. Il dit la souffrance de Travis, mais plus largement, élevant le personnage au rang de mythe, le désespoir de l'homme. L'album tout entier vaut par ailleurs le détour. — **A. F.**

SÉANCE

Paris, Texas de Wim Wenders (1984, 2h28)
> **COMOEDIA** Dimanche 22 octobre, 16h45



Rédaction en chef : Aurélien Ferenczi avec Virginie Apiou
Suivi éditorial : Thierry Frémaux
Conception graphique et réalisation : Justine Ravinet

Imprimé en 9 850 exemplaires

Institut Lumière, 25 rue du Premier Film - 69 008 Lyon

www.festival-lumiere.org



Remerciements à BNP Paribas pour son soutien au quotidien du festival